

« Des crimes abominables ont été commis par le colonialisme français. Ils resteront à jamais gravés dans ma conscience. »

TÉMOIGNAGE

MA GUERRE D'ALGÉRIE

1954-1962

André MEYER

Militant et responsable du Parti communiste français en région parisienne puis adhérent de la Section Oswald Calvetti (Vaucluse).

POURQUOI CE TÉMOIGNAGE ?

Je reprends une idée que je m'étais promis de concrétiser : raconter le calvaire que fut pour moi la guerre d'Algérie. Dire la vérité sur cette sale guerre a toujours été un devoir que je devais accomplir libérer ma conscience. Je l'ai promis à un ami, Jean TABET adhérent de l'Association FORUM POUR UN AUTRE MONDE, qui me téléphonait régulièrement et qui me disait : « Alors André, quand est-ce que tu écris ta guerre d'Algérie ? ». Je l'ai aussi promis à mes grands amis du Collectif de direction de cette association lors de mon 75^{ème} anniversaire.

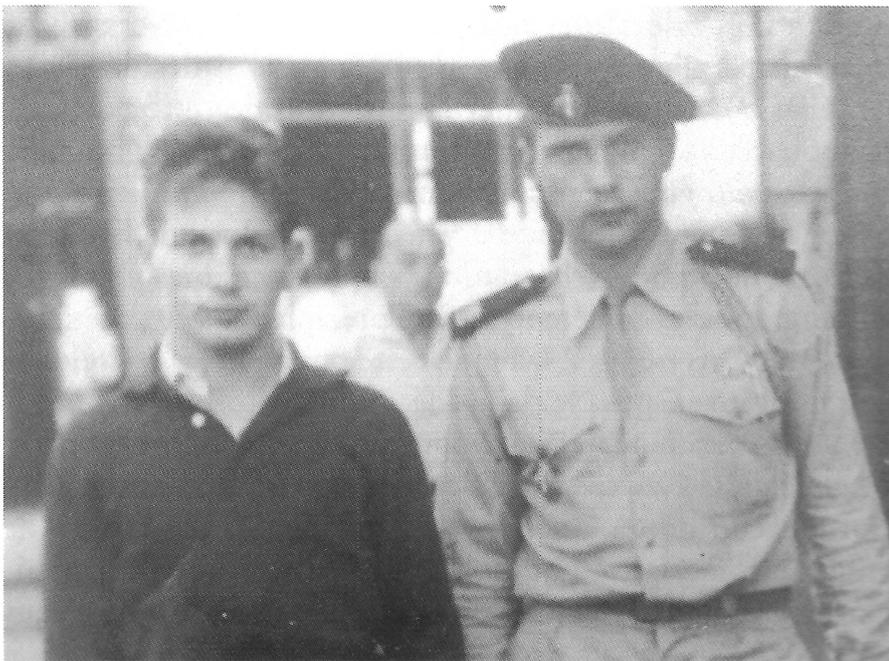
Aujourd'hui, 50^{ème} anniversaire de la Paix et de l'indépendance de l'Algérie, j'ai décidé d'aller jusqu'au bout, d'écrire ce témoignage que j'avais commencé à rédiger dans les tours de garde que je faisais dans le mirador de la propriété d'un gros colon où l'on m'avait détaché pour quelques semaines. Mais j'ai dû arrêter ce que j'avais commencé de faire.

La venue de Gaulle au pouvoir en 1958 avait, disons, fortifié les partisans de « l'Algérie Française » et l'esprit de délation dans ce « bataillon de Corée » dans lequel j'avais atterri après avoir fait mes classes dans les « zouaves » à Fort de l'eau près d'Alger.

Ce témoignage, je l'écris car je veux dire à mes Amis, mes Camarades, mes copains Algériens, Tunisiens, Marocains : oui des crimes abominables ont été commis au nom du colonialisme par la France et son armée. Des crimes qui resteront à jamais gravés dans ma conscience. Mais sachez, frères et sœurs du Maghreb, qu'André Meyer n'a jamais tué ou torturé un Algérien.

Des appelés comme moi il y en a sûrement eu beaucoup d'autres. Ceux qui ont participé à ces exactions l'ont fait bien souvent contraints et forcés, contre leur propre volonté.

Je veux être en règle avec ma conscience, mais je veux aussi contribuer à ce que notre pays s'arrête de commettre de tels méfaits. Nous sommes dans le pays des Droits de l'Homme, la Révolution de 1789 a été un phare pour l'humanité toute entière, sachons nous en montrer dignes.



En «perm'», à Issy-les-Moulineaux. André (à droite) avec son cousin.

AVANT DE PARTIR

La guerre d'Indochine venait de se terminer sur un désastre de l'armée française à Dien Bien Phu, quand, en Algérie, les premiers mouvements pour l'indépendance ont lieu. J'ai à l'époque 16 ans et je fais mon apprentissage chez Hispano. Je dois dire que je n'ai pas spontanément compris le pourquoi de ces mouvements qui allaient se transformer le 1^{er} novembre 1954 par le soulèvement du peuple algérien. Pour moi l'Algérie c'est la France, tout au moins c'est ce que disaient les livres d'histoire.

J'ai retrouvé un vieux livre d'histoire qui a appartenu à mon père, mais à mon époque c'est à peu près ce qu'ils disaient : *« Toute l'Algérie est soumise à la France. Cinq cent mille Français habitent en Algérie. Les villes anciennes se sont tant embellies qu'on ne les reconnaît plus. Il y a des villes nouvelles et surtout des villages nouveaux en très grand nombre... la France possède hors de l'Europe un grand nombre de pays »*. Ou encore : *« Avec l'Algérie, nous avons d'un côté la Tunisie et de l'autre côté le Maroc... »*.

Quand, en novembre 1954, le PCF prend position officiellement pour la Paix en Algérie, cela m'interroge, mais cela ne va pas au-delà. Je rentre chez Citroën à Saint Charles dans le 15^{ème} arrondissement tout en faisant des courses cyclistes et en allant à la « gambille » au bal de la marine. Mon passage chez Citroën amène mes premières révoltes. Entré par concours, j'étais appelé à devenir un cadre de l'entreprise. Embauché à 1,43 franc de l'heure, j'avais la responsabilité du réglage de 22 machines occupées par des OS qui taillaient des pignons et engrenages des boîtes de vitesse. Moins payé que les OS et sous leurs pressions, car eux étaient aux pièces, je décidais d'aller voir le responsable du secteur St Charles. J'étais d'autant plus motivé que j'aurais dû depuis longtemps et comme promis, changer d'atelier au bout de 3 mois pour connaître une autre production, et 3 mois après une autre et ainsi de suite, cela dans la perspective de devenir cadre.

Mécontent, je rencontre donc le responsable et lui explique que « je devais changer de place tous les 3 mois, mais que cela en fait cinq et que je suis toujours au même endroit ». J'en profite pour exiger « une augmentation de salaire, j'en fais une question d'honneur ». Sa réponse fut celle-ci : « Jeune homme, Citroën vous a embauché pour que vous deveniez l'un de ses cadres, il faut avoir de la patience, tout viendra en son temps, y compris les augmentations de salaire ». Je lui ai répondu à peu près cela : « Votre travail ne m'intéresse pas, je n'ai pas fait un apprentissage de trois ans pour faire cela, je veux changer, faire autre chose et surtout je veux être augmenté sans quoi je m'en vais ». Sa réponse fut : « NON ». Je lui ai donc demandé de préparer mon compte. Son dernier commentaire fut pour me dire : « Monsieur Meyer vous avez fait perdre de l'argent à Citroën ».

Je m'inscris au chômage, mais pendant six mois je n'ai pu retravailler dans une autre entreprise. J'étais barré par Citroën qui donnait de mauvais renseignements sur mon caractère. Un jour, dans la file d'attente des chômeurs à Boulogne, je suis interpellé par un représentant de l'entreprise Souriau qui m'embauche pour l'atelier des prototypes.

Cette péripétie a accéléré mon adhésion à la Jeunesse Communiste, je m'engage dans le combat pour la négociation et la Paix en Algérie. Cela devient d'autant plus un devoir pour moi, que mes parents - mon père est adhérent du PCF - ont des amis algériens que je vois fréquemment. Début 1956, j'anime un cercle dans mon quartier à Issy-les-Moulineaux. Il devient de plus en plus évident que les événements d'Algérie, qui devenaient de plus en plus une guerre, allaient se poursuivre

encore longtemps. J'avais un espoir, c'est que ma demande d'être incorporé dans l'aviation soit prise en compte, c'est-à-dire ne pas être dans un régiment opérationnel en Algérie. Mon espoir était d'autant plus grand que je travaillais chez Souriau à Billancourt comme fraiseur-outilleur, et que certaines productions étaient destinées à l'aviation. De plus, mon père travaillait dans une entreprise de l'aéronautique, la Snecma, comme tourneur-outilleur. Mais mon espoir n'était qu'un rêve qui s'est éteint quand les gendarmes apportèrent mon ordre d'incorporation. En le lisant ma déception fut grande : le 08/01/57 caserne Charonne à Courbevoie – le 09/01/57 Marseille – le 10/01/57 Alger, incorporé au 9^{ème} Zouave à Fort de l'Eau.

Pendant ce voyage vers l'Algérie la colère était grande. Qu'allions nous faire dans cette région prétendument française ?

La gauche était sortie victorieuse des élections législatives en 1956, les députés socialistes avaient été élus sur un projet de Paix en Algérie et les critiques étaient fortes vis-à-vis du gouvernement présidé par la SFIO de Guy Mollet qui avait capitulé à Alger sous les tomates des partisans de l'Algérie Française.

D'autres disaient qu'on allait là-bas pour rétablir l'ordre républicain et qu'après des discussions de Paix seraient possibles. Mais la majorité avait le sentiment qu'on nous y envoyait pour défendre les intérêts des colons et de gros propriétaires terriens, ou bien encore de grandes compagnies pétrolières... Dans beaucoup de cas, ils ressentaient que cette expédition - que l'on a appelée « maintien de l'ordre », puis « pacification » mais qui dans les faits était une véritable guerre – avait pour objectif, en perpétuant le colonialisme, d'empêcher les Algériens de conquérir leur indépendance.

Nous naviguions sur le « Ville de Marseille », toute cette réflexion courait dans nos têtes. Nous pensions beaucoup aussi à la famille, aux amis, aux petites amies. Quelques mois auparavant, s'était déroulée l'insurrection hongroise. Une campagne anti-communiste d'une force inouïe s'était déchaînée dans le pays. Le siège de l'Humanité fut attaqué, celui du « Comité Central » du PCF incendié. Avec mon père, nous y étions présents, nous avons réussi à coincer un nervi dans le couloir d'un immeuble, celui-ci était armé, il nous a mis en joue pour s'enfuir. Oui, je pensais beaucoup à lui, il avait contribué à ce que je devienne communiste.

Nous approchions de notre destination, à l'horizon apparaissait une tache blanche qui grossissait au fur et à mesure qu'on avançait, c'était Alger la magnifique, la fière. Le soleil éclatant mettait en valeur sa beauté. Mais nous, nous y allions faire la guerre ! Quel gâchis ! Quelle honte pour la France ! Oui, j'ai fait mienne cette affirmation « Un peuple qui en opprime un autre ne saurait être un peuple libre ».

Aujourd'hui elle reste d'actualité même si la plupart des peuples du monde ont conquis leur indépendance. L'impérialisme, notamment états-unien, opprime les peuples, il continue à régenter la marche du monde, il s'oppose à tout ce qui est progressiste, il décide de ce qui est bien et de ce qui ne l'est pas. Il déclenche, quand c'est nécessaire, des conflits armés. NON, je refuse cela !

Le dépassement du capitalisme et l'avancée vers liberté, l'humanisme, la solidarité, le respect des peuples, la Paix, l'émancipation humaine, en un mot le Communisme, est à l'ordre du jour en France et dans le monde. Cette lutte je la mènerai jusqu'à ma mort.

MES CLASSES : 4 MOIS À FORT DE L'EAU

C'est à côté d'Alger et pourtant j'aurais eu très peu l'occasion de m'y rendre. Aucune permission de sortie de notre caserne pendant deux mois. Je fais mes classes, marches au pas cadencé, marches en file indienne, crapahutage dans le djebel, embuscades de nuit, culture physique, grimper à la corde, passage de murs, ramper sous des filets ou des barbelés, sauts et descentes en rappel ou suspendu dans le vide sur un câble, maniement des armes au champ de tir, pistolets, carabines US, Mas 36, pistolets mitrailleurs, fusils mitrailleurs, mitrailleuses, grenades à main, grenades à fusil, mortier, etc... enseignement aussi pour l'utilisation de la boussole, de la radio et du téléphone pour les opérations militaires. Oui l'entraînement et l'enseignement de l'utilisation des différents moyens militaires étaient intensifs.

Ce sont deux caporaux-chefs, deux sergents, un lieutenant et un adjudant qui étaient chargés de ce travail. Ils étaient sans pitié pour ceux des soldats qui avaient des difficultés à réaliser les exercices, les obligeaient à recommencer jusqu'à ce qu'ils y arrivent.

Nous sommes restés enfermés dans cette caserne sans permis de sortir pendant 2 mois. Pour nous distraire, on nous passait des films de propagande, nous avions le droit d'aller au foyer où nous pouvions écouter de la musique, mais surtout boire comme des trous.

Pendant cette période de mes classes, il y avait le flicage des conversations que nous avions. Les punitions étaient très sévères, surtout pour ceux qui exprimaient leur mécontentement un peu trop fort, pour ceux qui se prononçaient contre cette guerre. Les punitions étaient humiliantes. Je me souviens de Bachir, un intellectuel, à qui l'on faisait faire les « chiottes » à la brosse à dents.

Mais j'aurais au moins appris quelque chose que je continue à faire aujourd'hui, c'est réaliser mon « lit au carré ».

Au bout de 4 mois, nous quittons cette caserne, notre habit de « zouave » sur le dos.

DESTINATION LE BATAILLON DE CORÉE

Le Bataillon de Corée a été ainsi appelé parce qu'il a été engagé en Corée contre les communistes et a participé à la guerre d'Indochine... C'est le bataillon des Bérêts noirs qui affichaient un « magnifique écusson » d'une ONU utilisée trop souvent à de sales besognes à cause d'un Conseil de sécurité dominé par les grandes puissances capitalistes, qui imposent leurs décisions bien souvent contre celles de l'immense majorité des nations du monde. C'est le cas notamment pour Cuba où le blocus est imposé par les États-Unis depuis plus de 50 ans. Cela est valable également pour la Palestine. Mais c'est aussi son accord pour la guerre en Afghanistan et plus récemment en Lybie, qui a fait 150 000 morts, détruits des villes entières, guerre qui aujourd'hui se prolonge au Sahel, au Mali, au Niger...

Le Bataillon de Corée était composé d'une majorité d'engagés. En novembre 2000, j'ai donné un témoignage pour le journal l'Humanité sur cette expérience. En voici quelques extraits :

« J'étais dans le bataillon de Corée à Oued Zenati (à 30 kilomètres de Constantine), bataillon commandé par un disciple de Le Pen, le colonel de Seize. La torture, telle que décrite par Henri Alleg dans La Question, je l'ai côtoyée. Le local de torture se trouvait dans la ferme Lecas. Il était contigu à une chambre où se trouvaient avec moi une dizaine de soldats. La torture se pratiquait tous les jours et bien souvent jusqu'à tard le soir. Les excréments rentraient par le dessous de la porte dans notre chambre. Devant nos protestations, ils ont bouché au béton. Mais les tortures se poursuivaient et nous entendions toujours les cris de douleur, ainsi que les voix des tortionnaires qui s'acharnaient sur leurs victimes. Nous avons poursuivi nos protestations, malgré les menaces de mort de certains engagés. Ils ont fini par changer le lieu de torture. Je tiens à dire qu'aux séances de torture participaient notamment le responsable des renseignements de la région, mais aussi les capitaines Dubois et Sellier, qui dirigeaient chacun une compagnie. Le bataillon de Corée était un corps de tortionnaires dans lequel se trouvaient nombre d'engagés dont certains avaient des tatouages de la SS. Ils avaient participé à toutes les guerres coloniales. Ces bêtes immondes, c'est bien comme cela qu'il faut les appeler, s'étaient fait une spécialité de « déguster » les oreilles de « Fellaghas », certains étaient « rétrécisseurs » de têtes qu'ils posaient sur le haut de leur frigidaire comme un trophée. C'était l'horreur, j'ai toujours en tête trois souvenirs dramatiques.



La sinistre ferme Lecas. « Nous entendions les cris de douleur et les voix des tortionnaires qui s'acharnaient sur leurs victimes. »

Le premier : c'est le surlendemain de notre arrivée dans ce bataillon. Nous sommes réveillés à quatre heures du matin, on nous a demandé de nous préparer, on nous fait monter dans un camion. Au milieu, sont entassés une vingtaine d'Algériens. Nous avons parcouru une vingtaine de kilomètres et le camion stoppe enfin, en plein djebel. Un officier fait descendre les soldats équipés d'une

mitraillette, puis les prisonniers. Je commence à comprendre. L'officier leur demande de partir, puis de courir et, dans le même mouvement, ordonne à ceux qui ont une mitraillette de tirer jusqu'à l'extermination complète. Parfois un prisonnier court beaucoup plus vite que les autres, donne l'impression qu'il va sauver sa vie. Mais il n'y a aucune pitié, l'officier responsable avec un fusil à lunettes tire et le tue... C'est ce qu'ils appelaient les « corvées de bois ». Heureusement pour moi, j'avais une carabine, j'étais donc exclu de ces corvées effroyables.

Le deuxième : c'est ce patriote algérien torturé pendant plus de dix jours qui, malgré l'eau, les coups, la gégène, a continué à sourire à ses bourreaux sans livrer ses camarades. Ce héros a été achevé d'une balle dans la tête.

Le troisième : c'est une image vraie et terrible qui restera toute ma vie dans ma tête, de ces deux jeunes femmes mortes, serrant dans leurs bras leurs bébés morts, au milieu de la cour d'une mechta calcinée, où sortait encore de la fumée de leurs vêtements qui se consumaient. Dans mon souvenir, cette image prend d'autant plus de relief que c'était la fin d'après-midi, avec en arrière-plan un magnifique coucher de soleil. Cet après-midi- là, dans la région de Guelma, tout ce qui vivait avait été exterminé, y compris les femmes enceintes, après qu'elles eurent été souvent violées.

C'est une honte pour la France de s'être comportée de cette façon!

Je n'ai pas beaucoup parlé de ce passé. Il n'y a pas de mots assez forts pour décrire l'horreur. J'ai aujourd'hui soixante-quinze ans mais mon être reste marqué à jamais. Pour être en règle avec ma conscience, j'ai écrit ce petit témoignage. Sachez cependant qu'aucun Algérien n'a reçu une balle ou n'a été torturé par André Meyer. Vous pourriez me dire : « Tu aurais pu désertier ! ». Le PCF et la JC nous demandaient de mener un travail politique contre la guerre, pour la Paix et l'indépendance, dans l'armée. Ce n'était d'ailleurs pas une erreur, comme l'a montré la mobilisation des appelés contre le coup d'État des généraux factieux en 1961. Mais ce travail politique était très difficile à mener dans ce bataillon de Corée. Restait la possibilité de s'enfuir en Tunisie, ce que nous projetions de faire avec mon Ami F. Martinez, mais brusquement on nous a séparés ».

Ce témoignage, je le complète par l'exposé d'autres ignominies dignes des nazis :

Les prisonniers algériens, qui attendaient d'être torturés et tués, étaient parqués dans un hangar de la ferme Lecas, ils dormaient à même le sol. Une fois par semaine, on les faisait sortir et on les lavait au jet d'eau, y compris l'hiver, comme des bêtes de somme. Ils n'avaient rien pour s'essuyer...

Les descentes dans les villages où nous nous comportions comme de vrais vandales. Nous prenions tout ce qui permettait aux familles de manger : poules, lapins, œufs, lait... Mais le pire était ceux qui étaient tués car ils essayaient de s'opposer ou protestaient contre ces vols. Souvent complétés par le viol des femmes.....

J'ai vu aussi des appelés devenir des monstres. Pourtant ils étaient opposés à cette sale guerre. Mais ils ont perdu leurs repères et ont été emportés dans le tourbillon de la répression. Certains ne voulaient même plus discuter, débattre de cette guerre que nous faisons au peuple algérien, et nous nous disputons de plus en plus entre nous, ces disputes allant parfois très loin et se transformant en bagarre.

Pour ma part j'ai frisé à plusieurs reprises la mort par mon refus de faire ce que l'on me demandait. Les gradés engagés, notamment à trois reprises, ont été jusqu'à me mettre le canon d'une carabine sous le menton, en me mettant en joue, où avec un poignard sous la gorge. Mais à chaque fois ce sont des appelés qui les ont empêchés d'aller plus loin.

J'ai essayé à plusieurs reprises de m'éloigner de cet univers effroyable en me faisant porter pâle : hôpital à Constantine pendant plus d'un mois pour maux de tête (bidon), mais ils m'ont fait passer une radio et se sont rendus compte que j'avais une sinusite. J'en ai profité ensuite pour me soigner d'un eczéma que j'avais attrapé entre les doigts et que j'entretenais en faisant en sorte que les mouches viennent dessus, ce qui prolongeait bien sûr le mal et l'hospitalisation. Ils ont quand même réussi à le guérir. Toutes les semaines, je me rendais chez un dentiste, toujours à Constantine, qui me soignait car j'avais un début de scorbut.

J'ai réussi aussi à convaincre ma mère de m'envoyer une lettre ou elle me disait être très malade et qu'elle voulait me voir. Ce qu'elle a fait, j'ai pu ainsi bénéficier d'une « perme » de près de 3 semaines.

Au moment de mon départ d'Oued Zenati, Mohamed, un jeune algérien avec qui j'avais sympathisé me dit : « Alors André tu es content de Partir ? » Je lui répondis : « Oui mais je vais rendre visite à ma mère qui est gravement malade ». Il a eu un petit sourire et me fit un geste d'amitié de la main. Je ne l'ai jamais revu, on m'a dit qu'il avait été tué et son corps jeté dans une « mate morte ». J'ai essayé aussi d'attraper la jaunisse en mettant en œuvre une recette paraît-il « radicale » qui consistait à ouvrir une boîte de sardines à l'huile, de la laisser ouverte plusieurs jours en la plaçant au soleil et de se l'avalier ensuite, mais rien, pas de jaunisse. J'ai essayé aussi de l'attraper en prenant de l'huile de ricin, mais là non plus, rien.

J'ai donc été obligé de retourner en Algérie. L'avant-dernière opération à laquelle nous participons se déroule dans la région de Djidjelli. Il s'agit de tuer ou de prendre « Ait Amirouch » le chef des rebelles algériens dans la presqu'île de Collot. L'opération dure 10 jours, mais moi, et j'en suis bien content, on me demande de rester dans les camions qui nous ont emmenés. Ils n'ont pas réussi à avoir « Ait Amirouch ».

La dernière opération se déroule à 15 jours de la quille. C'est une embuscade qui est montée pour attraper un groupe de rebelles qui transporte des armes pour l'ALN. Le capitaine de l'opération m'avait placé en serre-file, je ne sais pas pourquoi ?

Nous marchions dans la nuit les uns derrière les autres, à un moment je commence à entendre des bruits derrière moi. Je préviens le capitaine qui lui-même n'était pas très rassuré. Il me dit « On n'entend rien, reprends ta place ». Et puis les bruits se rapprochaient de plus en plus, j'essaie une nouvelle fois de persuader le capitaine mais il ne veut rien entendre. Mais moi je ne voulais pas mourir pour l'Algérie française, et je ne voulais pas non plus que d'autres Algériens soient tués. Comme les bruits se rapprochent encore, je me mets à tirer en l'air. Le capitaine, tremblant de peur, m'interroge : « Pourquoi as-tu fait ça ? » Je lui réponds : « Il y avait que cela à faire car vous ne m'écoutez pas ». C'est ainsi que j'ai sauvé ma vie mais aussi empêché un carnage inévitable, car l'embuscade n'a pu avoir lieu.

1959 - MON RETOUR EN FRANCE : CHARONNE



À Paris, les militants de Boulogne-Billancourt lors d'une manifestation pour la paix au Vietnam. Au premier plan, au centre, André.

Je reprends mon travail de fraiseur-outilleur hautement qualifié chez Souriau, puis je rentre à l'entreprise Farman où j'adhère au PCF et à la CGT. Je deviens l'animateur du combat pour la Paix et l'indépendance du peuple Algérien.

Nous montons, avec un ancien prêtre ouvrier, Jean Lenormand, un des premiers comités antifascistes. Nous avons édité une carte d'adhérent et des centaines d'ouvriers de l'entreprise l'avaient prise.

Nous organisons des mini manifestations, au début nous n'étions pas plus de 20 à y participer, puis ça montait de plus en plus. Nous faisons des prises de paroles à la porte de l'entreprise ou nous dénonçons la guerre. Le journal l'Humanité jouait un rôle très important. Je l'apportais chaque jour sur mon vélo. Nous le diffusons à l'intérieur de l'usine au grand jour. Les mini manifestations sont devenues de véritables manifs avec la majorité des ouvriers qui y participaient. Puis à la suite d'un attentat OAS et d'insultes contre les Renault, nous organisons une manifestation qui rassemble 90% du personnel. Nous rejoignons la manifestation de Renault et des entreprises de Boulogne Billancourt. C'est une des plus grosses manifestations qu'a connu cette ville.

Le 7 février 1962, Delphine Renard – une fillette de 4 ans – est gravement blessée par un attentat de l'OAS qui visait André Malraux qui habitait le même immeuble, situé près du bois de Boulogne. Elle a les yeux criblés d'éclats de verre et devient pratiquement aveugle.

L'émotion et la colère sont immenses, d'autant que ce même jour 10 attentats ont lieu dans Paris. La réaction des organisations du PCF et de la CGT est immédiate. Un appel à manifester est lancé pour le 8 février à 18 heures 30.

Les salariés de mon entreprise y participent massivement. Pour la première fois un appel à la grève est suivi à 100%. Loulou, ma femme depuis peu, me rejoint au Pont Marie où nous avons rendez-vous. Dans le cortège où nous étions, nous sommes loin de penser au drame qui se passait dans d'autres cortèges. Nous avançons en criant « OAS ASSASSINS ». Et puis nous rejoignons les Grands Boulevards où se dégage l'odeur des gaz lacrymogènes et où commençaient à se dissiper les nuages de fumée qu'ils avaient occasionnés. Nous sentions qu'il s'était passé une répression, d'autant que sur le trottoir il y avait des chaussures, des habits, des chapeaux...

Puis en avançant vers la Bastille, nous découvrons des manifestants assis par terre, hébétés, sonnés, certains étaient blessés et saignaient. Nous comprenons que la police de Papon a frappé fort. Mais à cette époque, il n'y avait pas de portable et nous nous rendons immédiatement à la section du PCF et là nous apprenons le drame, 9 Camarades de la CGT tués, dont 8 membres du PCF. C'est le choc.

Un appel à la grève générale est lancé, suivi, une nouvelle fois, à 100% par les salariés de chez Farman. L'après-midi tous rejoignent l'immense cortège qui accompagne nos 9 Camarades au cimetière du Père Lachaise.

1 million de personnes sont présentes aux obsèques. Le 13 février, dans toute la France, des milliers de femmes et d'hommes manifestent leur indignation et expriment leur solidarité. Quelques jours plus tard, les négociations entre le gouvernement français et le GPRA reprennent. Le cessez-le-feu est signé le 19 mars 1962 à Evian.

Pour ma part, je prends de plus en plus de responsabilités, je suis élu au C.F de Seine Sud, je deviens premier secrétaire de la section du Boulogne Sud, c'est le début d'un long parcours militant.

MON OPINION SUR LE PCF ET LA GUERRE D'ALGERIE

Je n'ai pas pu me rendre aux trois journées sur la guerre d'Algérie organisées par le PCF, mais ayant des Amis qui y ont participé, ils m'ont fait part de leur incompréhension quant au sens de certaines interventions qui mettaient en cause le PCF dans son combat pour la Paix et l'indépendance du peuple Algérien.

Aussi, je veux vous faire part de mon opinion sur cette question, d'autant que j'ai pu, moi aussi, me rendre compte qu'il y avait très souvent chez certains des nuances incompréhensibles sur le combat que nous avons mené sur cette question. Par exemple, je ne comprends pas pourquoi dans le magnifique livre objet « *La France Rouge, un siècle d'histoire du PCF de 1871 à 1989* », il n'y a rien de rien sur le rôle qu'il a joué.

C'est la raison pour laquelle je me permets de publier un article que j'ai écrit suite à un article paru dans l'Humanité il y a quelques années.

« Je suis un enfant d'Issy les Moulineaux. C'est la ville où j'ai fait mes premiers pas de militant. Contrairement à certains « amis », j'ai vraiment le sentiment d'appartenir à un parti qui a œuvré pour le progrès social, la justice la liberté en France et dans le monde, pour la Paix, la décolonisation et les justes causes.



Adhérent à la Jeunesse Communiste depuis 1955, ce (déjà) long parcours avec le PCF, je le poursuivrai jusqu'au bout. Rien ne me fera abandonner ce parti qui est fait de l'intelligence collective d'hommes et de femmes qui veulent changer la société et le monde, qui est le parti dans lequel j'ai toujours trouvé, même si parfois les débats sont rudes, la fraternité, la solidarité et l'amitié.

Sur la question de la guerre d'Algérie, je ne partage pas l'opinion de certains. J'ai vraiment le sentiment que le PCF a agi de bonne façon. Par exemple, suite au soulèvement le 1^{er} novembre 1954 des Algériens, spontanément, j'ai n'ai pas compris la prise de position du PCF. Étrange ? Non, car à l'école (j'en sortais), on m'avait appris que l'Algérie était un département de la France. D'où ma surprise de cette déclaration du 08/11/1954 où l'on pouvait notamment lire : « le PCF déclare que la seule voie permettant de mettre un terme à la situation présente consiste : 1) à *arrêter immédiatement la répression et à ramener en France les troupes et les forces de police acheminées en Algérie* ; 2) à *reconnaître le bien fondé des revendications à la liberté du peuple Algérien* ; 3) à *discuter de ces revendications avec les représentants qualifiés de l'ensemble de l'opinion algérienne ..* » Quand je relis cette déclaration, je dois dire que pour moi, c'est clair, dès le début des événements, nous étions pour la reconnaissance des « revendications à la liberté », donc à l'indépendance, du peuple algérien. C'est d'ailleurs confirmé par une intervention de Jacques Duclos à l'Assemblée Nationale qui déclare le 18 janvier 1956 : « *L'intérêt national français commande qu'on fasse droit aux aspirations à la liberté et à l'indépendance du peuple algérien* ». Pour moi, qui ai

participé à toutes les manifestations (sauf celles où j'étais en Algérie), le souvenir que j'en ai, c'est la constance de notre combat pour la « Paix en Algérie et la négociation avec les représentants authentiques du peuple algérien ».

Quant au vote des Pouvoirs spéciaux – qui intervenait 40 jours après celui où nous avons voté la confiance à G. Mollet – nous nous sommes effectivement trompés, même si la volonté des dirigeants du PCF était de saisir la petite chance qui pouvait encore exister que le gouvernement avec sa coalition du Front républicain engage un processus de négociation pour aboutir à la Paix en Algérie. Je rappelle que l'indépendance venait d'être accordée au Maroc, que se profilait celle de la Tunisie qui fut accordée le 20 mars 1956, une semaine après le vote des Pouvoirs spéciaux. Pour la vérité historique, il est utile de rappeler que, même si le groupe communiste s'était abstenu ou avait voté contre, les Pouvoirs spéciaux auraient été votés. En effet, la majorité requise était de 272, le vote pour les pouvoirs spéciaux en a obtenu 455, dont les 155 députés PCF ; faites la soustraction, il en restait 310.

Oui, nous nous sommes « trompés », mais une fois que l'on a dit cela, je crois qu'il faut l'accompagner de « **qui a trompé qui ?** ». Qui s'est fait élire sur un programme comportant la Paix en Algérie et l'ouverture de discussions et qui, une fois au gouvernement, a renié ce sur quoi il s'était engagé ? Qui a trompé les peuples français et algérien ? Qui est responsable de l'aggravation de la guerre en Algérie avec la torture, les centaines de milliers de morts et de blessés ? Je pense que la SFIO, devenue ensuite le Parti socialiste, porte l'écrasante responsabilité de ce qui s'est passé et devrait faire un retour sur ce qui a été son histoire.

En ce qui concerne le PCF, je pense très sincèrement que l'auto flagellation sur cette question n'est vraiment pas de mise. Il a pris, dès le début, des initiatives courageuses pour développer un mouvement populaire de grande ampleur pour aboutir à la Paix et à l'indépendance de l'Algérie : création d'un Comité national pour une solution pacifique des problèmes d'Afrique du Nord ; création de comités pour le retour des appelés, de comités de femmes et de mères de soldats, de comités pour la fin de la guerre avec, notamment la CGT, le mouvement de la Paix et le Comité des Intellectuels.

Je ne suis pas un adepte de la revanche en ternissant systématiquement notre passé. Je refuse cette démolition qui conduit à remettre en cause les aspects les plus positifs de l'action du PCF et qui cultive le doute sur l'ensemble de son combat. Donc, ni « auto flagellation », ni « auto justification ». Je suis pour une écriture de l'histoire du PCF qui parte des réalités des événements, des décisions, des prises de position, en les situant bien dans le contexte des périodes où nous avons eu à les prendre.

Pour ma part, je suis disponible pour participer à ce travail qui ne doit pas être seulement une affaire d'historiens ; c'est aussi celle des militants et de ceux qui ont vécu intensément cette période.

André MEYER, en quelques mots

D'origine alsacienne, André MEYER est très marqué par les combats pour la Paix, l'indépendance des peuples et la solidarité internationale.

Cela vient de loin, son grand-père paternel est mort à Verdun en 1914, dans l'armée allemande (l'Alsace était allemande), tandis que l'autre refusait de faire cette sale guerre et désertait. Son père, pupille de la nation, fait son apprentissage à Graffenstaden avant de venir habiter chez sa tante à Boulogne Billancourt.

Il est embauché chez Renault en 1934 et adhère immédiatement au Parti Communiste Français. Sa mère, qui croit au ciel, est une sympathisante, elle adhèrera au PCF dans le combat pour la Paix au moment de la guerre d'Algérie.

Habitant depuis leur mariage, en 1936, à Issy les Moulineaux, ils sympathisent avec les communistes du quartier. N'étant pas connus comme communistes, ils héritent du drapeau et des documents de la cellule. Sa mère lui a raconté : *« Tu vois André, tu es un héros sans le savoir. Tu nous as sauvé la vie un jour de 1939, les miliciens sont venus perquisitionner, ont forcé la porte d'entrée et j'ai eu juste le temps de prendre le drapeau et quelques documents de la cellule et de les cacher sous le matelas du berceau ou tu dormais. Ils sont repartis bredouilles »*. C'est une anecdote mais qui compte dans la vie d'un homme.

La chasse aux communistes est tellement forte que mes parents décident d'aller se réfugier à Nancy. Je me souviens de cette période où ils écoutaient le soir la radio, les infos de « Radio Londres », notamment les messages de la Résistance, mais aussi sur « la bataille de Stalingrad » qui fut le tournant de la 2^{ème} Guerre mondiale.